LA LEÇON DES FERMIERS,

OU

JE LUI PARDONNE SA FORTUNE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

Représentée sur le Théâtre de la Citoyenne Montansier, le 21 Ventôse, an 5.

PAR LE C. D'ORVIGNY,

Prix, 1 liv. 10 s.



A PARIS,

Chez BARBA, au Magasin des Pièces de Théâtre, rue André-des-Arts, nº 27.

AN CINQUIEME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES. Acteurs.

		Les Citoyens
GROS-JEAN, fermier.	. . .	*Amiel.*
DAME JEANNE, sa femme.	La cit.	*Baroyer.*
SUZETTE, leur fille.	La cit.	*Delzenne.*
LUCAS, autre fermier.	. . .	*Perlet.*
GUILLAUME, valet de ferme chez Lucas.		*Vallienne.*
UNE NOURRICE.	La cit.	*Burger.*
SIMON, vieux rentier.	. . .	*Delorme.*
GREGOIRE, postillon.	. . .	*Bisson.*
FRANÇOIS, valet de ferme chez Gros-Jean.		*Bazile.*
PAYSANS et PAYSANNES.		

La scène est à la campagne, devant la ferme de Gros-Jean.

LA LEÇON DES FERMIERS,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un paysage, au fond le grand chemin, et la ferme de Gros-Jean sur un des côtés,

SUZETTE, GUILLAUME.

SUZETTE.

Eh ! mon dieu, M. Guillaume ! vous avez l'air bien triste aujourd'hui. Qu'est-ce que vous avez donc ?

GUILLAUME.

Ah ! beaucoup de chagrin, ma chère Suzette ! Je pense que je vais bientôt être privé du seul plaisir que la fortune m'avait laissé dans ma disgrace, celui de vous voir ; et ce malheur-là m'ôte le peu de courage qui me restait.

SUZETTE.

Et pourquoi que vous seriez privé de ce plaisir-là, si c'en est un pour vous ?

GUILLAUME.

Parce que le citoyen Lucas, chez qui je travaille, va vendre sa ferme ; et si celui qui s'en accommodera ne veut pas me continuer à son service, il faudra que j'aille chercher une condition peut-être bien loin !... Jugez combien cela doit me chagriner, moi qui n'étais entré chez M. Lucas que parce que sa ferme est voisine de la vôtre,

et que cela me procurait le plaisir de vous rencontrer tous les jours ! . . .

SUZETTE.

Il ne faut pas se tourmenter d'avance. P't-être que c'ti-là qui achetera vous gardera aussi. . . . Ah ben mais, acoutez donc. Je fesons encore une aute réflexion. . . . et qui sera ben pus commode, pisque vous avez tant de plaisir à nous rencontrer !

GUILLAUME.

Ah ! dites, ma chère Suzette !

SUZETTE.

Je pensons que mon père va justement avoir besoin d'un garçon, car y en a un qui va retourner dans son pays, pour un héritage qu'il a fait.

GUILLAUME, *à part.*

Un héritage ! il est bienheureux, celui-là ! . . . Le mien, à moi, c'est la douleur et l'infortune.

SUZETTE.

Ainsi, prévenez-le d'avance, et demandez-lui d'entrer à sa place quand y va partir.

GUILLAUME.

Moi, que je me mette domestique chez votre père ! Ah, Suzette ! que me proposez-vous ?

SUZETTE.

Dame ! vous dites que vous aimez tant à nous rencontrer ! . . . et je n'aurions pas ben loin à aller, comme ça.

GUILLAUME, *à part.*

La pauvre enfant ! quelle ingénuité ! elle ne devine pas combien sa proposition doit m'humilier ?

SUZETTE.

Eh ben ! est-ce que vous n'aimeriez pas à travailler cheuz nous ?.. Oh ! n'ayez pas peur, mon père n'est pas si dur et si exigeant encore comme M. Lucas, allez !

GUILLAUME.

Ah ! Suzette, si je n'avais à travailler que pour vous,

et à recevoir d'ordres que de votre part, jamais service ne m'aurait paru si agréable ! . . . Mais je suis sûr d'avance que votre père ne voudra pas de moi.

SUZETTE.

Et pourquoi ça ? vous le croyez donc ben ridicule ! Je ly en parlerons nous, si vous voulez ?

GUILLAUME.

Gardez-vous-en bien. Si vous aviez l'air de vous intéresser à moi, vous gâteriez plus mes affaires que vous ne les arrangeriez.

SUZETTE.

Eh mais jarni ! est-ce que y a du mal à s'intéresser à queuque-z'un donc ? Ben au contraire, je crayons, car mon père lui, nous recommande toujours d'être bonne et obligeante envers tout le monde.

GUILLAUME, *à part.*

Quelle innocence ! et quelle pureté de caractère ! . . . . Ah ! que tout ce que je connais d'elle me fait regretter plus sensiblement encore la perte de ma fortune !

SUZETTE.

Eh ben ! vlà encore que vous rêvez ? . . . A quoi donc que vous pensez comme ça ?

GUILLAUME.

Je pense, ma belle, ma bonne Suzette ! et à cause de vous, que j'ai bien du regret de n'être pas riche, pour pouvoir vous prouver toute l'amitié que j'ai pour vous.

SUZETTE.

Oh ben, nous, je n'en sommes fâchée qu'à cause de vous-même, car, pour ce qui est de nous, j'en serions putôt ben aise.

GUILLAUME.

Pourquoi donc ?

SUZETTE.

Dame ! justement à cause de c't'amiqué-là que vous avez pour nous. Si vous étiez riche, vous ne nous auriez pas connue, et par ainsi, vous ne nous auriez pas aimée.

GUILLAUME.

Si fait, ma chère Suzette! je vous aurais toujours connue; et pour vous aimer ! . . . Le sort en avait décidé dans quelqu'état que j'eusse été. (*A part.*) Hélas ! elle ne se rappelle pas combien de fois je l'ai vue étant jeune! et elle est loin de soupçonner que je suis le fils d'un homme que son père a servi si long-tems.

SUZETTE.

Eh ben, la preuve que je vous demandons de cette amiqué-là, c'est d'aller vous proposer à mon père, et je sommes sûre que vous ly ferez plaisir; car je ly avons toujours entendu dire que quand on pouvait s'attacher un honnête homme, y ne fallait pas en manquer l'occasion.

GUILLAUME.

Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi, et mon plus grand plaisir est de pouvoir la justifier.

SUZETTE.

Ne perdez donc pas de tems. Vlà justement mon père qui reviant! Attendez-le là, et parlez zy tout-de-suite. Y vous recevra ben, allez; y n'est pas fier comme M. Lucas.

Elle rentre dans la ferme.

SCENE II.

GUILLAUME *seul.*

Allons, essayons donc à lui parler ! . . . Etrange et cruel exemple des vicissitudes de la fortune ! me voilà réduit à me proposer pour valet sur une terre qui devrait m'appartenir; et à demander pour maître le même homme qui a été le domestique de mon père ! . . . Que vais-je faire ? . . . Quoi ! m'exposer à rougir, pour le seul plaisir de voir Suzette ! . . . car enfin, que puis-je espérer ? Elle est vertueuse, et je suis honnête homme. . . Puis-je desirer de la posséder ? . . Ah ! les obstacles qui nous séparent se succèdent, même en changeant de nature ! Autrefois, je n'aurais pu la demander, parce que j'étais

riche ; et, aujourd'hui, je ne saurais y prétendre, parce que je suis pauvre... Ce qui diminuera du moins mon humiliation devant M. Gros-Jean, c'est que je suis bien persuadé qu'il ne pourra me reconnaître. Il ne m'a vu qu'enfant, et de loin en loin, lorsqu'il venait payer à mon père . . . et depuis dix ans, le malheur, et l'habit que je porte à présent, doivent m'avoir bien changé !... (*Il regarde dans le chemin.*) Mais, il a l'air bien agité dans sa conversation ! Je crains que ce ne soit pas un bon moment pour moi. . . . Justement encore, voilà M. Lucas qui l'aborde. . . Oh ! il n'y a plus moyen. Remettons ma proposition à un instant plus favorable. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

GROS-JEAN, LUCAS, *arrivant de dehors par le chemin.*

LUCAS.

Eh ben, compère ! queuque y a donc ? . . . Vous devisiez ben chaudement là avec Perrin et Nicolas ! est-ce que vous disputiez ensemble ?

GROS-JEAN.

Pas tout-à-fait ; mais, jarniguoi ! c'est que ces gens-là ne sont pas raisonnables, et y se front arriver du chagrin... y nous fesont haïr tretous ; y ne gagnont rian avec leur dureté, et y sont cause qu'on déteste par-tout les farmiers et les paysans.

LUCAS.

Comment donc ça ?

GROS-JEAN.

Eh ! morgué ! parce qu'ils voulont trop gagner dessus leurs denrées.

LUCAS.

Eh ben ! est-ce que ça est défendu, ça, de gagner ?

GROS-JEAN.

Oh nenni. Un gain légitime n'est jamais défendu, au

contraire. Mais jarni ! quand au lieu de gagner on pard ! et ça, par la manie qu'on a de vouloir rançonner et faire pardre les autes... on est doublement coupabe !

LUCAS.

Oh dame ! je ne vous entendons pas.

GROS-JEAN.

J'allons vous l'espliquer. C'est aujourd'hui le jour du marché, pas vrai ?

LUCAS.

Sans doute.

GROS-JEAN.

Eh bian, je venons d'y passer... par curiosité, tant seulement; car je n'avions rian à y vendre; j'avons tout envoyé à Paris à des prix raisonnables... Et, là, j'avons vu Parrin, Nicolas, Jérôme, et d'autes... tous bons farmiers, tous gens à leus aise, qu'avont été insultés, et qu'avont eu bian de la peine à s'en retirer.

LUCAS.

Eh mais, pourquoi ça ?

GROS-JEAN.

Je vous le disons. Parce qu'ils surfesont leus marchandise à des prix que les citoyens ne pouvont pas y atteindre! car enfin, faut prendre par soi-même... J'avons eu beau leus dire : mais, compère, n'y a pas de raison ! parsonne n'en voudra... n'en pourra même acheter... Eh bien ! qui m'ont répondu, queuque ça fait ? Si on ne nous les achette pas, alles nous resteront. --- Oui-dà ; mais, si alles vous restont, ça vous fera une parte. --- Pas du tout, parce qu'à l'aute marché suivant, je redoublerons encore le prix, et ça nous réparera le manque à gagner du premier.

LUCAS.

Sûrement ! y se retrouveront toujours.

GROS-JEAN.

Ah ! vous crayez ça aussi, vous ! . . . Et, si, au contraire, comme je leus y avons encore dit, le monde qui n'aura pas pu les acheter au premier prix, peut encore moins les acheter au second ; alles seront gâtées tout-à-fait

de ce coup-là, et alors, vlà un déchet réel. . . Eh ben! queuque ça nous fait encore, qu'a dit Perrin! Je n'attendons pas après ça pour vivre... Non-da, mais, morgué! que j'li avons encore fait, nous; les citoyens y attendont, eux. Eh ben, qu'il a repris, s'ils en avont besoin, qu'ils les payent donc! . . Qu'ils les payent, ventergué! que je l'y avons répondu, et au prix que nous voulons! c'est donc la bourse ou la vie, que je leus y demanderons? J'abuserons de leus besoins pour les assassiner! Je les attendrons aux marchés comme au coin d'un bois . . . et le cultivateur, au lieu d'être le nourricier des citoyens, sera regardé comme un voleur de grand chemin!. . Et c'est pus coupabe qu'eux, encore; car, au moins, ces malheureux-là prenont pour prétexte que c'est le besoin qui leus y fait faire.

LUCAS.

Mais dame, aussi, comment que vous l'entendez donc? Ne voudriont-ti pas avoir note marchandise pour rien!

GROS-JEAN.

Y n'y aurait pas pus de justice à eux de la vouloir à trop bon marché, comme à nous de la leus vendre trop cher... Mais pourquoi t'est-ce aussi que je ne nous contenterions pas, comme autrefois, d'un petit gain? Est-ce que je n'équions pas trop heureux, quand je gagnions.. la moiqué sus nos denrées?

LUCAS.

Ah mais, dans ce tems-là, j'avions besoin. . . et à c't'heure-ci, je pouvons nous en passer.

GROS-JEAN.

C'est morgué bian raisonné! Comment, parce que je sommes riches, faut faire mourir les autes de faim! . . Y z'avont donc bian raison d'être fâchés que je le soyons devenus. . . Mais, compère, c'est pas comme ça que j'avons calculé, nous; j'avons été charmé de gagner queuque chose; et de devenir à note aise, à calle fin de nous mieux nourrir, et de pouvoir nous donner à-peu-près nos commodités; mais, jamais je n'avons mis dans note marché que je deviendrions barbares, et que je ferions périr nos semblables!

LUCAS.

Eh mais, non ; c'est pas nous qui les empêchont de vivre pour ça.

GROS-JEAN.

Eh mais, si fait, ventergué, pisque c'est nous qu'avont à-présent toutes les terres ; car, sans aller plus loin, Parrin, Jérôme, et vous-même que vlà-là, et pis moi itout, est-ce que je ne sommes pas propriétaires des mêmes farmes là ou ce que je n'équions que valets ?

LUCAS.

Eh bian, c'est justement pour ça, et c'est par-là que je vous pernons... Quand j'équions valets, nous autes, et pauvres, ces gens de la ville, là, qu'étiont riches, et qu'aviont tout, pensiont-ti si j'avions besoin de queuque chose, et s'occupiont-ti de nous soulager ?

GROS-JEAN.

Ah ! sans doute, y en avait des durs et des ingrats, mais, c'est pas une raison à nous pour les imiter... D'ailleurs, je serions injustes dans note rancune, pisque je confondrions les pauves avec les riches, ou, pour m'eux dire encore, alle ne tomberait que dessus les pauves tout seuls, pisqu'en renchérissant trop nos denrées, y n'y aurait qu'eux qui ne pourriont pas se les procurer.

LUCAS.

C'est ben vrai que les riches, comme tu dis, se moqueront encore de nous.

GROS-JEAN.

Oh ! toujours, va : et, encore, prends donc garde à une chose ; c'est que les riches d'à-présent même, ne sont pus ceux là à qui j'avions droit d'en vouloir ; y z'avont tretous fondu ceux-là, et les nouveaux d'aujourd'hui avont tretous gearmé comme nous, avec des pommes de terre, ou sont sortis de dessous les arbres du Palais-Royal-Égalité.

LUCAS.

Comme ça, tu penses donc que faut renoncer à nous venger des anciens ?

GROS-JEAN.

Eh mais, jarniguoi, est-ce que je ne le sommes pas, donc, vengés ? et pus p't-être encore que je ne l'aurions desiré... Eh ben ! que leus exempe nous sarve d'instruction ; et, pisque leus abaissement nous a relevés, ne les imitons pas dans leus défauts, pour ne pas leus ressembler dans leus punition.

LUCAS.

Ah, ma fine, pour nous, on ne nous reprochera pus d'être trop sairé, ni de trop vendre les récoltes de note terre, car je voulons nous en défaire tout-à-fait, pour essayer d'un aute commarce... et mêmement, si tu peux nous trouver un acquéreur, tu nous feras plaisir, et je traiterons tout-de-suite.

GROS-JEAN.

Eh bian, ça peut se faire. Comben que t'en voudrais avoir ?

LUCAS.

Acoute, tu la connais. Tu sais qu'alle est en bon état ; et je la donnerons telle qu'alle est pour deux mille écus... bian entendu que ça sera du numéraire, et du comptant.

GROS-JEAN.

Oui, oui. Je t'entendons. Alle vaut ça, et je nous en occuperons. Sois tranquille. Si je trouvons une occasion, je t'avartirons. Au revoir, compère.

LUCAS.

Au revoir, maître Gros-Jean. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

GROS-JEAN *seul.*

Je ne concevons morgué pas ces gens-là ! Ça a éprouvé de la misère et du mal-aise, comme nous ; ça est riche à présent, eh bian ! y mettont leu jouissance, non pas à se procurer du plaisir et du bian, mais à faire du mal aux autes ! Oh ça, par exempe, ça ne nous entre pas dans la tête ! (*Il se met à rêver.*)

SCENE V.

GROS-JEAN *rêvant sur le devant,* GUILLAUME *venant du fond.*

GUILLAUME *entre sans qu'il le voye, et dit à part.*

Le voilà seul. Je voudrais, et je n'ose l'aborder... Il le faut pourtant. (*Il avance avec timidité et embarras.*) Serviteur, M. Gros-Jean.

GROS-JEAN.

Ah! bonjour, mon ami. Qu'est-ce que tu nous demandes? N'es-tu pas de cheuz le compère Lucas?

GUILLAUME.

Oui, monsieur, il y a long-tems que j'y suis.

GROS-JEAN.

Effectivement, j'avons idée de t'y avoir vu. Eh bian, est-ce de sa part que tu vians? C'est-ti au sujet de sa farme qui veut vendre?

GUILLAUME.

Oui; c'est bien au sujet de ce qu'il veut vendre sa ferme; mais ce n'est pas de sa part.

GROS-JEAN.

Eh de laqueulle donc? Voyons, explique-nous ça?

GUILLAUME.

Ah! monsieur, je n'ose pas vous dire que c'est de la mienne...

GROS-JEAN, *avec bonté et gaîté.*

Pourquoi donc pas? Est-ce que tu ne peux pas avoir d'aussi bonnes raisons à nous donner que lui? Quoiqu'il soye le maître et que tu ne soyes que le valet, tu n'es p't-être pas le plus mal avisé des deux.

GUILLAUME *affecté.*

Oui, monsieur, oui, comme vous dites; je ne suis

que le valet, et, ce n'est pas cette qualité là qui donne de la considération.

GROS-JEAN *rondement.*

Eh mais, mon enfant, alle ne l'ôte pas non pus ; . . . vis-à-vis de nous, toujours ; . . et je ne te disons pas ça pour te piquer ; au contraire : je fesons pus de cas d'un valet qu'est ben exact à ses devoirs, que d'un maite qui ne sait pas remplir les siens. Ainsi, parle-nous tout bonnement ; et si je pouvons t'obliger, pa guenne ! t'es un homme comme un aute, et ça sera toujours un plaisir pour nous.

GUILLAUME.

Eh bien, monsieur, c'est que, comme M. Lucas cherche à vendre sa ferme, je crains que le nouvel acquéreur qui la prendra ne me garde pas chez lui, et je viens vous demander si, dans ce cas-là, je ne pourrais pas espérer de trouver une place chez vous ?

GROS-JEAN.

Comment, ventergué ! mon garçon, vlà une demande qu'est bian tornée : pour un valet de farme, y m'est avis que tu parles bian proprement !

GUILLAUME.

Monsieur, quand on a besoin des secours de quelqu'un, on ne saurait les leur demander trop poliment.

GROS-JEAN.

T'as raison. Mais, morgué, encore, c'te politesse là, pour la mettre en avant des autes, y faut l'avoir en-dedans de soi-même... (*Guillaume baisse la tête. Gros-Jean continue par réflexion.*) Açoute ; je voulons dire que tu n'es pas un paysan d'origine.

GUILLAUME *à part.*

Ah ! voilà l'explication que je craignais. (*Haut.*) Monsieur, il est vrai que je ne suis pas né à la campagne ; mais, n'ayant point de fortune, et ne sachant aucun état pour pouvoir vivre à la ville, j'ai préféré la simplicité et la tranquillité du travail des champs.

GROS-JEAN.

C'est fort bian préféré à toi; sur-tout, si t'es sage comme t'en as l'air. Les jeunes gens ne gagnont pas tant par ici, mais y se consarvont ben pus long-tems... D'ailleurs, petit-

à-petit, et avec de l'arrangement et du bonheur, on parvient à son tour... Eh nous, motgué! j'avons commencé comme toi. Comment que tu t'appelles ?

GUILLAUME *à part.*

Oh! il ne me reconnaitra pas non plus par ce nom-là. (*Haut.*) L'on m'appelle Guillaume.

GROS-JEAN.

Eh ben, mon ami Guillaume, sois tranquille. Je nous informerons un tantinet de toi au compère Lucas, comme c'est dans l'orde; et si son témoignage est en ta faveur, comme je n'en doutons pas; car je te trouvons la philosomie heureuse; tu peux compter que je te recevrons cheux nous avec plaisir. Bonjour, l'ami Guillaume.

GUILLAUME.

Votre serviteur, monsieur; et je me recommande à vous.

(*Il s'en va après l'avoir salué.*)

SCENE VI.

GROS-JEAN *seul, le regardant aller.*

C'est vrai que sa phisolomie me reviant assez, à ce garçon-là. Ça est bien torné; ça a un mainquien sage et modeste; et ça vous parle avec une inloquence qui ne sent pas le goût de note tarroir... C'est sûrement queuque eune homme bian élevé, tenez, que le malheur de sa famille a mis dans la peine, comme y en a tant d'autes aujourd'hui. Eh ben, morgué! c'est une raison de plus pour ly tendre la main, et je sommes bian aise qu'il se soye adressé à nous!

SCENE VII.

GROS-JEAN, DAME JEANNE *venant de la ferme.*

GROS-JEAN.

Ah! te vlà, note femme?

DAME JEANNE.

Oui, note homme. Queuque tu faisais donc là avec ce garçon qui causait avec toi ?

GROS-JEAN.

Ah ! ma fine, rian. C'est un pauve diabe qu'est dans la peine, et que j'allons prendre cheuz nous.

DAME JEANNE.

Et pourquoi faire prendre ça ici ?

GROS-JEAN.

Comment ! pourquoi ? Eh pargué, pour ly donner de l'ouvrage, donc !

DAME JEANNE.

Ah ben oui, de l'ouvrage ! Il en fera de belle, je crais. Non, non, je ne voulons pas de ça ; ça a l'air d'un paresseux et d'un faraud.

GROS-JEAN.

Diantre ! tu fais ben vîte sa sentence, toi, là. . . Oh ! femme ! y ne faut pas juger le monde si à l'étourdi, comme ça ! Au surplus, s'il est paresseux, je nous en appercevrons bentôt ; mais si y n'est que faraud . . . eh ben ! queuque ça te fait ?

DAME JEANNE.

Ah ! ça nous fait qu'un farluquet comme ça m'a pu l'air de songer à courtiser les filles, qu'à travailler.... J'avons la note qu'est jeune, et je ne voulons pas qu'il essaye à ly donner dans l'œil.

GROS-JEAN.

La peste ! te vlà déjà ben effrayée ! tu le trouve donc ben dangereux, pour croire qu'il va comme ça tout d'un coup déranger la tête d'une fille !.. mais jarni, ça nous fait penser aute chose, à nous !.. Ne serait-ce pas putôt à la tienne ? à ta tête et à tes yeux, que ce beau jeune homme là aurait fait queuque brèche ? . .

DAME JEANNE.

Oh ben oui ! je regardons bian à des morveux comme

ça! Maître Gros-Jean, vous voulez rire apparemment!.. je croyons que vous ne devez pas douter de notre vartu?..

GROS-JEAN.

Eh dame! acoute donc... ta vartu tant que tu voudras.. mais, aussi toi, pourquoi veux-tu douter de celle-là de ta fille!..

DAME JEANNE.

C'est pas de sa vartu; mais c'est que ct'enfant ça n'a pas d'inspérience!..

GROS-JEAN.

Ah! oui; et toi, t'en as, pas vrai?

DAME JEANNE.

Si ce garçon avec des jolies magnères, allait ly parler d'amour, et ly fourer des idées de mariage dans la tête....

GROS-JEAN.

Eh! tais-toi, je te disons; t'es folle avec tes visions; ce garçon qui ne pense p't être tant seulement pas que j'avons une fille, va entrer cheus nous, y va aimer note enfant, y va s'en faire aimer, et y va l'épouser comme ça tout brandi!. . Jarnigoi! comme t'as ben vite fait de la besogne avec ta langue!

DAME JEANNE.

Acoute donc, note homme! on a vu des choses aussi étonnantes que ça.

GROS-JEAN.

Eh ben! si ct'elle-là arrive itout, ça augmentera la curiosité.

DAME JEANNE.

Comment! vous le prendrez cheuz vous?

GROS-JEAN.

Certainement; ça ne sera pas une crainte aussi ridicule, qui nous en empêchera.

DAME JEANNE.

Et si y viant à aimer note fille?

GROS-JEAN *impatienté.*

Eh ben!.. y ly fera honneur; c'est signe qui la trouvera aimable.

DAME JEANNE.

Et si note fille l'aimoit itout?

GROS-JEAN *de même.*

a sera une preuve qu'alle est de bon goût.

DAME JEANNE.

Et si après ça?..

GROS-JEAN.

Oh! si, si... avec tous tes *si*, toi tu me... acoute Jeanne; y ne faut pas s'embarlificoter comme ça la çarvelle avec des suppositions qui ne menont à rian, et qui peuvent empêcher de faire du bian à un malheureux!.. mais encore, quand tout ce que tu pense là arriverait? sais-tu ben ce que y aurait à faire? Je serions là, pt-être nous, pour les voir, et je connaîtrons le jeune homme! note fille est vartueuse; dabord! et de son côté je n'avons rian à craindre... Pour le biau garçon, si y n'était pas honnête, je le mettrions à la porte; si au contraire il avait des bons sentimens, qui soit un bon sujet, qui prenne bian les intérêts de note maison, et qu'il aime bian note fille;.. et que note fille l'aime itout....

DAME JEANNE.

Ah! oui, c'est là que je t'attendions? eh bian?

GROS-JEAN.

Eh bian! eh bian!... le pis aller serait de les marier ensembe.

DAME JEANNE *s'écriant.*

Les marier ensembe!... note fille avec un garçon qui n'a rian.

GROS-JEAN.

Comment! rian!.. tu n'entends donc pas que je te disons s'il a des sentimens, des vartus, des bonnes qualités?..

DAME JEANNE.

Ah ben oui! vlà une belle dot pour épouser note enfant!

GROS-JEAN.

Eh ventergué! faut ty donc te ressusciter un prince pour en faire ton gendre!.. mais, parlons raison, femme;

et ne te fâche pas, pisque tout ça n'est qu'une supposition.., Si un jeune homme avec toutes les qualités que je t'annonçons là, et qui serait le fils d'un père bian riche, s'offrait à toi pour ta fille, tu le voudrais bian, pas vrai?...

DAME JEANNE.

Sûrement. Mais son père ne le voudrait pas ly!.

GROS-JEAN.

Pourquoi ça qui ne le voudrait pas?

DAME JEANNE.

Parce qu'il serait fiar de sa richesse par dessus nous... Eh bian, la raison que c'ty-là aurait vis-à-vis de nous, je l'avons vis-à-vis de ct'y-cy; et je le refusons, comme le riche nous aurait refusé

GROS-JEAN.

Oui-dà!.. mais, femme, souviens-toi donc que tous les jours j'avons dit, et que je disons encore que les riches aviont tort!

DAME JEANNE.

Sans doute qu'ils l'aviont.

GROS-JEAN.

Eh ben morgué! si je fesons comme eux, j'avons donc tort itout! et je courons au-devant des mêmes varges qui les ont fouettés. Crais-moi, femme, il nous est bian aisé de les blâmer! mais le pus difficile, et le pus nécessaire, c'est de nous montrer pus raisonnabes et pus humains qu'eux.

SCENE VIII.

GROS-JEAN, DAME JEANNE, SIMON.

SIMON *venant à Gros-Jean avec effusion de cœur.*

Ah! mon cher M. Gros-Jean, que je vous ai d'obligation! Jamais je n'oublierai le service important que vous m'avez rendu.

DAME JEANNE *avec une curiosité intéressée.*

Quoique c'est donc ?

GROS-JEAN.

Ce n'est rian, femme. (*Bas à Simon.*) Ne parlez pas de ça.

SIMON *avec chaleur.*

Que je n'en parle pas ! . . Ah ! je voudrais que tout le village fût assemblé, pour pouvoir apprendre à tout le monde l'acte de générosite que vous avez fait à mon égard ! Imaginez-vous, ma chère dame, que ma femme et moi nous vivions ici près, d'une petite rente bien modique ! . . mais, comme voilà long-tems qu'elle ne nous est point payée, nous avions été obligés, pour subsister, d'emprunter, en engageant un petit bien qui est tout le reste de notre avoir ; et nous allions nous voir ruinés par les frais, et chassés de chez nous ! . . lorsque votre charitable mari est venu à notre secours, et nous a obligeamment prêté de quoi payer notre impitoyable créancier.

DAME JEANNE.

Sûrement que c'est un grand sarvice qui vous a rendu là ! et vous devez ly en avoir ben de l'obligation !

SIMON.

Aussi, ma femme et moi, nous ne l'oublierons qu'avec la vie.

GROS-JEAN *lui prenant la main.*

Mon cher camarade, c'est une misère que ça ! et je sommes trop heureux d'avoir pu être utile à un honnête homme.

DAME JEANNE.

Eh ! combien donc qui vous a prêté pour payer tout ça ?

GROS-JEAN.

Ma femme, laissons ça. Quand on a le bonheur de pouvoir rendre un petit sarvice, y ne faut pas le faire sonner pus qui ne vaut. (*Bas à Simon.*) Mon cher ami ! je passerons tantôt cheuz vous, et je vous porterons queuque chose pour pouvoir attendre le moment où ce qu'on vous remboursera.

SIMON *avec attendrissement.*

Ah ! votre bonté me confond ! . . Hélas ! ma femme et moi, nous étions dégoûtés de vivre ; mais le peu d'honnêtes gens que l'on rencontre encore, aide à supporter le mal qu'on éprouve, et fait oublier la dureté des méchans.

DAME JEANNE.

Ah ! sûr, que y en a ben des méchans . . . et que les tems sont bian difficiles. . . et qu'on a bian de la peine à pouvoir vivre . . . et que l'argent est ben rare . . . et que. . .

GROS-JEAN *affecté.*

Eh ! ma femme, c'est pas à nous à nous plaindre, et c'est encore une peine de plus pour l'indigent qu'est privé de tout, quand il entend ceux-là qui ne manquont de rian, se récrier sur la dureté des tems.

SIMON.

Vous avez bien raison ! La douleur la plus sensible pour celui qui souffre, c'est l'assurance de ne pouvoir être soulagé.

DAME JEANNE.

Heureusement pour vous que vous n'êtes pas dans ce cas-là ! et note homme vous a tiré de peine là bian à-propos.

SIMON *affecté.*

Aussi, madame, tout mon sang ! . .

GROS-JEAN *vivement.*

Eh ! pardon pour elle, mon cher ami ! (*A sa femme, avec fermeté et humeur.*) Ma femme ! j'ons fait un petit plaisir à ce citoyen-là ; mais je ne pensions pas ly veudre note argent si cher.

DAME JEANNE.

Comment donc ça, cher ?

GROS-JEAN.

Parce que c't'humiliation que vous ly faites éprouver-là, me saigne le cœur ! . . et parce que reprocher un sarvice, c'est donner la mort à un brave homme. (*Bas à*

Simon.) Adieu, mon cher ; vous me revarrez tantôt, et je réparerons tout ça. (*Il le reconduit.*)

Simon salue Dame Jeanne, qui ne le regarde pas ; et il sort.

SCENE IX.

GROS-JEAN, DAME JEANNE.

GROS-JEAN *revenant à elle, après avoir conduit un peu Simon.*

C'est beau, note femme ! et j'avons bian sujet de reprocher aux anciens riches leur dureté ! . . Ils n'obligiont pas, souvent, à ce qu'on dit ; mais, au moins, si leus refus chagriniont les pauves, leus bienfaits ne les fesiont pas rougir !

DAME JEANNE.

Ah, parguenne oui, avec tes bianfaits ! . . On ne peut pas en faire à tout le monde, non pus ; et si t'en fais comme ça à des gens que tu ne connais pas, je n'aurons biantôt pus rian pour nous.

GROS-JEAN.

A des gens que je ne connaissons pas ! C'ti-là est un honnête-homme. Je nous piquons d'en être un itout ; et tous les honnêtes gens devont se connaître et s'entr'aider.

DAME JEANNE.

A la bonne heure ; mais t'aurais pu ly rendre sarvice sans risquer de pardre ton argent.

GROS-JEAN.

Pardre note argent ! Oh ! je ne risquons pas ça avec c'ti-là ; y nous a donné des gages.

DAME JEANNE.

Ah ! si y t'a donné des gages, c'est une aute affaire. Mais queux gages donc, encor ?

GROS-JEAN.

Lesqueuls ! sa probité ; sa reconnaissance, et le plaisir que j'avons eu à l'y avancer note argent.

DAME JEANNE.

Ah, pardine, vlà des biaux gages à mettre dans le commarce ! Va, va, tu ne feras jamais des bonnes affaires; et t'en avais là une belle occasion, sans l'y faire de tort.

GROS-JEAN.

Queulle occasion ?

DAME JEANNE.

Sans doute. Il était obligé de vendre sa maison ; . . y l'aurait donnée p't-être pour rian. . . eh ben, toi, tu l'aurais achetée à-peu près à sa valeur... Comme ça, y n'y aurait rian pardu, et toi, tu y aurais encore gagné.

GROS-JEAN.

Ah ben oui ! gagné, acheté, eh vertergué ! avec ta rage d'acheter, t'acheteras biantôt Varsailles, donc toi ? Faut des bornes à tout, femme ! et si la folle ambition des anciens riches en a bian trouvé, la ridicule prétention des nouveaux parvenus pourrait bian en rencontrer itout.

DAME JEANNE.

Oh! n'aie pas peur ! si t'y vas de ce train-là, je n'aurons bientôt pus de quoi acheter, ni de quoi vivre non pus ! . . . Depis que j'avons ramassé queuque chose, t'es comme un pagnier percé ; tu jettes tout par les fenêtes.

GROS-JEAN.

Eh mais, femme! ne nous fais donc pas regretter le tems où ce que j'équions pauve ?.. si y faut encore que je soyons ladre et épargnant comme quand je n'avions rian, c'était pas la peine que ce bian là nous arrive. Encore, dans ce tems-là j'avions la tranquillité de reste; et à présent je n'avons que du tourment de plus.

DAME JEANNE.

Queu tourment que t'as donc tant pour te plaindre ?

GROS-JEAN.

D'abord toi, qui nous contrarie sur l'emploi que je fesons de ce bian là ! . . et pis encore un tantinet note conscience qui nous demande de tems en tems si je croyons l'avoir acquis bian légitimement ?

DAME JEANNE.

Eh mais, je pensons ben que je n'avons pas de réprimande à nous faire !

GROS-JEAN.

Oui, à toute rigueur, je pouvons nous rejetter sus le bonheur de la fortune ; c'est comme une loterie où ce que j'aurions gagné le gros lot ! j'avons semé des pommes de terre, et j'avons recolté des louis d'or... Jusques-là n'y a pas de mal ;.. mais ce qui nous chagreine, c'est quand je pensons que c'te semence-là a été arrosée des larmes de nos concitoyens.

DAME JEANNE.

Quand tu diras, c'est le tems qu'en a été la cause, j'avons fait comme les autes, et je n'avons pas pus de reproches à essuyer qu'eux.

GROS-JEAN.

Ah morguene ! aussi, on ne leus y en épargne pas non pus, va !.. Je pouvons ben nous louanger tant que je voulons dans nos farmes !.. mais, va-t'en voir comme on nous équipe dans les villes ! .. tu y entendras des biaux panégiriques en note honneur !

DAME JEANNE.

Eh ben ! y sont libes de parler tant qui voulont là-dessus ! et je ne sommes pas curieuse d'aller les acouter... Au surpus, j'aimons encore mieux qui soyont fâchés de ce que je sommes riches, que de les voir bian aises de ce que je serions pauves !

Elle rentre dans sa ferme.

SCENE X.

GROS-JEAN *seul.*

Alle prend la chose du bon côté !.. dans le fond, c'est pas qu'alle soit méchante !.. mais, c'est que ça a éprouvé de la misère ! à c't-heure, le bian-être l'étourdit, et ça craint de manquer encore une aute fois... ça serait là l'excuse de bian d'autes itout ! et de tout ça, je concluons nous, qu'y

n'est pas pus aisé d'être pauve sans hymeur, que riche sans orgueil !.. Allons pourtant voir un peu à ly faire entendre raison, car je voulons la convartir tout-à-fait déjà!..

Il va pour rentrer à la ferme.

SCENE XI.

GROS-JEAN, UNE NOURRICE *portant un enfant.*

LA NOURRICE *l'arrêtant.*

Ah ! dites donc un peu, citoyen; connaîtriez-vous la citoyenne Nicole ?

GROS-JEAN.

Ouidà, c'est une brave femme.

LA NOURRICE.

Oh ! brave si vous voulez ! mais je ne voyons pas souvent de son argent.

GROS-JEAN.

Ça se peut bian, mais qui dit brave, ne dit pas toujours riche.

LA NOURRICE.

Ah ! de ça, je le savons par nous même; et c'est ce qui fait que chacun a besoin du sien... Je venons de cheuz elle, et je ne l'avons pas trouvée... Vous ne sauriez pas par hazard où ce qu'alle pourrait être ?

GROS-JEAN.

Non ma fine ! c'tapendant, si ca étoit pour ly rendre un sarvice, je tâcherions bian vite de vous la trouver.

LA NOURRICE.

C'est pas pour ly rendre un sarvice, mais c'est pour ly rendre un enfant.

GROS-JEAN.

Pour ly rendre un enfant !

LA NOURRICE.

Oui, un enfant que j'avons là même; tenez, vlà trois mois de nourrice qu'alle me doit!.. alle ne me paye pas... Et jarni! quand je n'avons pas de quoi nourrir les notes, c'est pas pour nourrir encore ceux-là des autes avec.

GROS-JEAN.

Y a de la raison dans ce que vous d'tes;.. mais, ma brave femme, pensez-vous bien à tout le mal que vous allez faire, en vous fâchant comme ça contre elle?

LA NOURRICE.

Je n'avons pas intention de ly faire du mal; mais je ne devons pas non pus nous en faire à nous-même.

GROS-JEAN.

Oh! ça est juste;.. mais, pisque vous m'avez l'air d'une bonne personne, causons un tantinet à nous deux... Vlà une femme, une mère qui vous doit trois mois pour la nourriture de son enfant!.. Alle est brave, d'abord, je vous en répondons;.. et alle aime sûrement son enfant, p'squ'alle est honnête femme!. si alle ne vous a pas payée, c'est qu'alle est dans l'impossibilité de le faire;.. et si vous ly rendez à présent, si vous refusez de le nourrir, c'est pas la mère seule que vous allez punir, c'est ce petit malheureux innocent là qui sera victime de vote colère, et qui va mourir par les suites de vote cruauté!...

LA NOURRICE *avec attendrissement mêlé d'humeur.*

Mais quand vous arrangeriez tout ça encore mieux! est-ce qu'on peut faire l'impossible, donc? c'ty-là qui n'a pas de pain pour ly, n'est pas cruel de n'en pas donner aux autes!.. J'avons quate enfans, nous, à élever; et si je nous chargeons encore de l'embarras d'un cinquième, qui ne nous est de rian... C'est pour que ça nous aide à nourrir les notes, p't-être ben!.. et si sa mère ne peut pas se gêner pour un seul, comment voulez-vous que je le fassions pour cinq, nous?

GROS-JEAN *à part.*

Y n'y a morgué pas de réplique à ça! et le bon cœur n'est rian sans les moyens!.. en ce cas-là, ça nous regarde, nous, à c't-heure-cy; et je voyons que je fesions là la

même faute que beaucoup de gens commettont tous les jours... Je conseillons aux autes de faire eune bonne action putôt que de la faire nous-même! (*haut*) acoutez la bonne nourrice?

LA NOURRICE.

Queu-qui vous plaît, citoyen!

GROS-JEAN.

A comben que ça se monte les trois mois que Nicole vous doit!

LA NOURRICE.

Ca se monte à vingt-quatre francs.... (*avec sensibilité*) et vraiment, si je n'en avions pas tant de besoin, je ne ly demanderions pas encore; je ly avons fait crédit tant que j'avons pu; et je voudrions pouvoir ly faire pus long-tems.

GROS-JEAN *affecté*.

Vous êtes une brave femme, je l'avions ben dit. (*à part*) Oui jarniguoi! alle a pus de mérite que nous; car alle a fait pus qu'alle ne pouvoit;.. et nous, ah morgué! que c'est humiliant!.. faut toujours que ça soit les pauves qui nous donniont l'exemple! (*haut*) tenez vlà 48 francs, ça fait que vous aurez encore trois autes mois de payés... Retournez-vous-en, et ayez bian soin de l'enfant.

LA NOURRICE.

Ah! citoyen, vous pouvez t'être sûr que je le soignerons comme si c'était le note prope; et encore mieux. Je ne pouvons pas sacrifier de l'argent comme vous; mais je réparerons ça par note bon cœur. J'allons toujous charcher sa pauve mère, et ly annoncer vote bonté et vote générosité.

GROS-JEAN *la retenant*.

Au contraire. Je ne voulons pas que vous ly en parliez.

LA NOURRICE.

Pourquoi donc pas, mon digne citoyen?.: Alle sera si enchantée de venir vous remarcier!

GROS-JEAN.

C'est justement ce que je ne voulons pas. Premièrement, je ne fesons pas le bian par orgueil. Secondement, quand

on le fait, y faut toujous le faire avec prudence et utilité pour ceux-là qu'on oblige. C'te femme-là sachant qu'alle ne vous devrait pus rian, pourrait p't-être négl'ger son travail; et ça serait ly ôter une ressource pour l'avenir. Ça n'est jamais rendre sarvice aux pauves que de les rendre paresseux.

LA NOURRICE.

C'est bian penser, citoyen; alle ne le saura que quand vous voudrez. Au surplus, vous pouvez t'être tranquille sus vote argent; et je ne sommes pas capabe de vous le renier. (*Elle s'en va.*)

SCENE XII.

GROS-JEAN *seul.*

Comme y a des gens dans la peine pourtant! Y a des grands esprits qui disont que le mal qu'on voit aux autes, nous fait trouver note bian être pus agréabe... eh bian, nous, c'est tout le contraire; et je ne pourrions pas jouir, si je ne voyions que des malheureux à l'entour de nous. Ça nous fait penser à ce brave homme que note femme a humilié tantôt. Je ly devons une consolation, et je la ly portons sus-le-champ. J'avons toujous entendu dire que pour faire le b'an et réparer le mal, le faire lentement c'est ne le faire qu'à moiqué; mais, le faire tout-de-suite, c'est le faire doublement. (*Il s'en va par le chemin.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même décoration.

GROS-JEAN, *revenant du chemin, rencontre* LUCAS.

LUCAS *à Gros-Jean, qui est en gaîté.*

OH-oh! compère, te vlà bian gai, c'te fois-ci. Queuque y a donc de nouveau?

GROS-JEAN.

Eh parguenne ! quien, regarde là-bas, sur le chemin, où tu vois tout ce monde qu'est encore amassé...

LUCAS.

Eh ben ! y z'avont l'air de disputer; et ça te fait rire, toi, ça?

GROS-JEAN.

Oh ! je rions parce qu'y ne disputont pus. Emagine-toi, compère, que c'était une laiquière qui dormait dessus son âne, qui s'en venait de ce côté-ci, par ila;... et pis de c't aute côté là-bas, y en avait un aute âne qui descendait, en portant des poteries, des varres et des fayances; et pis une paysanne qui le conduisait s'était arretée pour causer dans le chemin. Vià qu'en passant auprès l'un de l'aute, ces deux ânes se sont reconnus, et y z'avont pris une fantaisie; c'ti-là d'la laiquière s'est redressé et a fait culbuter la laiquière et tous les pots au lait; et pis du même tems, il a porté ses pattes de devant sur les poteries de l'aute, qu'il a tout cassées. La paysanne est accourue au bruit, et a tappé d'abord dessus l'âne de la laiquière; la laiquière, en se relevant, a frappé sus c'ti-là de la paysanne. Alors, les deux animaux se sont sauvés; les femmes voyant ça, ont reporté leu colère l'une sus l'aute, et se sont empoignées pour se faire payer chacune le dégât qu'avait éte fait à l'aute. Je passions par-là, et on nous a pris pour juge.

LUCAS.

Eh bian, morgué! n'y avait qu'à estimer l'un pour l'aute; le lait répandu pour les verres cassés, et les mettre quitte à quitte.

GROS-JEAN.

Oui; mais ça ne se pouvait pas, parce que ça n'était que deux pauves sarvantes qui n'avionł rian. Y fallait qu'alles reportiont chacune l'argent de la marchandise, sans quoi leus maites les auriont battues et chagrinées.

LUCAS.

Ah dame ! alors, c'était le diabe à juger, ça !

GROS-JEAN.

Oui. C'était mal-aisé à juger ; mais c'était bien facile à arranger. J'avons demandé à la laquière le prix de son lait ; à la paysanne, le montant de ses vaches ; ça ne s'est trouvé dans le fond qu'une bagatelle... J'avons donné à chacune ce qui ly revenait ; je les avons fait embrasser, et pis je leus y avons ordonné de recontinuer leu chemin chacune de son côté, et de ne pus quitter leus bêtes. . . Et tout le monde a battu des mains, comme si j'avions fait là le jugement de Salomon.

LUCAS.

Eh mais, arni ! j'aurions p't-être été ben en peine pour en émaginer autant, nous !

GROS-JEAN *riant.*

Ah, compère ! c'est pas l'idée qui ne t'en serait pas venue à la tête ; mais c'est p't-être ben ton argent qui ne te serait pas venu aux mains. Tu vois pourtant qu'avec un petit sacrifice, une bagatelle, j'avons eu la satisfaction de consoler deux pauves misérables qui se battriont encore, si je n'avions voulu les séparer qu'avec des raisons. . .

LUCAS.

Oui, je voyons ben tout ça. Mais, laissons-les donc aller, pisque les vlà d'accord, et revenons un peu à nos affaires, et parlons de note farme : nous as-tu trouvé un acheteur ?

GROS-JEAN.

Non ma fine! ben loin de ça, car je n'avons encore rencontré que des pauves diabes qu'auriont putôt envie de vendre que d'acheter... Mais, tu me ravise d'une chose, pisque te vlà :.. dis-moi donc un peu, t'as cheuz toi un nommé Guillaume, un jeune homme qu'est valet de farme ?

LUCAS.

Ah! oui, Guillaume... c'est dommage que ça n'est pas bon pour l'ouvrage, et que ça ne sait pas travailler ; car c'est bon enfant.

GROS-JEAN.

Oui, comme tu dis, c'est dommage ; car l'ouvrage est

rude dans nos champs!.. mais c'est-ti donc ben mal adroit ?

LUCAS.

Oh! tout-à-fait; ça a ben le cœur, et ça est honnête et d'une bonne conduite; c'est ce qui fait que je l'ons gardé; mais du reste ça ne sait ni bêcher, ni piocher, ni retorner un champ; enfin ça n'a pas été élevé à ça, c'est tout dire! c'est le fils de queuque homme riche qu'a eté ruiné, à ce qui nous a dit; et comme ça ne sait pas de méquier, ça s'est mis à tout pour vivre.

GROS-JEAN *réfléchissant.*

C'est le fils d'un homme riche et ruiné, c'est bian dur pourtant ça, compère! d'être né pour avoir du bian, et de se voir obligé de sarvir les autes!.. et malheureusement y en a beaucoup dans c'te passe-là à-présent!

LUCAS.

Ah ben, que veux-tu! c'est la roue de la fortune qui retorne;.. y en a qui y pardont, y en a qui y gagnont; et je sommes bienheureux d'être de ces derniers-là nous! ah ça, j'allons faire un tour cheuz note homme de loi.. songe toujours à ne pas nous oublier si tu nous trouve queuques un pour note affaire, car je sommes pressés de finir ça.

GROS-JEAN.

Oui, oui, j'y penserons.

Lucas s'en va.

SCENE II.

GROS-JEAN *seul.*

Ce pauve diabe de Guillaume, pourtant! queuque j'allons faire avec lui si y ne sait pas travailler? note femme va encore crier là-dessus comme une harpie; mais jarniguoi! vlà stapendant encore eune leçon pour nous; Lucas qu'est ladre ly, et qui n'est pas si à l'aise que nous, l'a bian gardé, parce qu'il dit qu'il a des bonnes qualités;.. et ces bonnes qualités-là ne ly serviriont pas itout de recommandation auprès de nous? Si fait morgué! note femme pestera tant qu'alle voudra, mais je ne lairons pas mourir de faim un honnête homme qui demande à travailler..

(*on entend du bruit dans la ferme.*)

Ah vlà que j'entendons encore du bruit par là! queuque c'est que ça?

SCENE III.

GROS-JEAN, DAME JEANNE et SUZETTE *sortant de la ferme en parlant.*

GROS-JEAN.

Eh bian! eh bian! queuque c'est que j'entends-là? vous disputez, vous autes?

DAME JEANNE.

Oui, vote fille est ben charmante! alle tient de vous pour tout parde et tout dépenser.

GROS-JEAN.

Queuque y a! voyons, que je jugions encore ça, tandis que je sommes en train...

DAME JEANNE *élevant la voix.*

Ah jarni! ya! ya!..

GROS-JEAN.

Taisez-vous, note femme. Je vous disons que je voulons juger; or, pour juger, faut entendre; et ça ne se peut pas avec vous, parce que vous criez toujours. Parle, toi, ma fille.

SUZETTE.

Eh bian; papa, c'est qu'il est venu à passer devant nos fenêtres un pauve vieux homme qu'avait deux petits enfans avec ly qui pleuriont; y m'avont dit qui n'aviont pas mangé depis hier matin!.. et dame nous, je leus y avons donné un petit morceau de pain qu'était-là de note déjeûner, avec un petit restant de viande d'hier au soir...

GROS-JEAN.

T'as bian fait, ma fille!

DAME JEANNE.

Pardine sûrement. Encouragez la encore! alle n'a mor-

gué pas besoin qu'on la pousse pour donner! on voit ben que rian ne ly coûte à c'te morveuse-là!.. un morceau de viande que y en avait pour le dîner d'une personne, tenez!

SUZETTE.

Eh ben, ma mère, ne vous fâchez pas; pernez que ça soye le mian que j'ayons donné; je ne mangerons pas tantôt, et y n'y aura rian de pardu.

DAME JEANNE.

Mais! tu le mériterais bian...

GROS-JEAN.

Au contraire, morguenne! embrasse-moi, ma fille! et je voulons te régaler pour ce bian trait-là, nous. Va-t-en ben vite à la cuisine, et fricasse-nous un bon poulet, avec un plat de plus qu'à l'ordinaire; et s'il en reste, tu le donneras encore ce soir. Pisque je sommes riches à présent, faut d'abord que je nous en ressentions les perm ers, et pis les autes aussi après nous. Vas, mon enfant, vas, et fais ce que je te disons. (*Suzette rentre dans la ferme.*)

SCENE IV.

GROS-JEAN, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

C'est un plaisir comme tu l'élèves! tu crais donc avoir des mines d'or, pour dissiper comme çà?

GROS-JEAN.

Je crayons, note femme, et je vous l'avons déjà dit que si je ne voulions pas jouir de note bian, c'était pas la peine qui nous en arrive. Penses-tu pas bonnement que j'allons faire comme Parrin, comme Jérôme, qui entassont leus or, et qui se privont davantage à présent que quand y n'aviont rian! .. Non, non, morgué! je voulons vivre; et c'est justement pour ça qu'on est fâché que le bian soit venu aux paysans; c'est parce qu'on dit qu'ils l'entarront, et qu'ils ne le fesont pas rouler comme y faut.

DAME JEANNE.

Ah ben ! toi, tu le feras si bian rouler, que tu n'en pourras pus rattraper un écu.

GROS-JEAN.

Oh ! que si fait ; va, tranquillise-toi. J'avons de l'ordre ; et la preuve, c'est que j'avons récapitulé tout note avoir, et que j'en avons réglé l'emploi.

DAME JEANNE.

Ah ! je serions curieuse de savoir ce bel emploi-là !

GROS-JEAN.

C'est bian aisé ! et tandis que note poulet va cuire, j'allons t'expliquer ça. D'abord, sans nos fonds de tarre et nos maisons, j'avons trente mille francs en biau numéraire.

DAME JEANNE.

Eh ben ! crais-tu que ça durera toujours, ça ?

GROS-JEAN.

J'en serions morgué ben fâché ! Ça serait une preuve que je n'y toucherions pas, et c'est pas là note intention... J'avons donc, comme je disons, trente mille francs, et sans compter un aute artique de . . . oh ! mais, motus ! . . (*A part.*) Je regardons ça comme un dépôt, et je n'y toucherons pas à c'ti-là.

DAME JEANNE *avec curiosité.*

Hem ? queulle aute artique, donc, que tu dis encore ?

GROS-JEAN.

Oh ! c't artique-là, ça reste de côté. N'y a que nous qui connaissons ca. . . (*levant la main au ciel*) et pis c'ti-là qui nous l'a envoyé, et qui nous expliquera p't-être queuque jour sa volonté là-dessus. Or donc, pour en revenir, des trente mille francs, vois-tu, j'en fesons trois parts. La première, de dix mille francs, je la garderons pour note fille ; et c'est pus qui ne ly en faut pour la ben établir et la rendre heureuse. Note père, à nous, a élevé cinq enfans, dont ce que j'en sommes un, Dieu marci ; et y n'a jamais possédé deux cents écus vaillans au-dessus de son travail.

DAME JEANNE.

Après ça ? les autes vingt mille francs ?

GROS-JEAN.

Après ça, la seconde moiqué de dix mille francs encore, je l'emploierons pour nous à mesure, à vivre comme y faut, et à nous donner de l'aisance et du bon tems. J'avons soixante ans bentôt, . . et tu nous courres ben après aussi, toi ! . .

DAME JEANNE.

Ah ! je disons, y s'en manque encore.

GROS-JEAN.

Pas guère : au reste, mettons que j'ayons encore vingt ans à aller. . . là ! . . c'est ben, je crayons, tout ce que je pouvons nous accorder. . . . eh bian, ces dix mille francs-là, ça nous fera tout juste cinq cents livres de douceurs par an, pardessus note travail et note revenu ; et c'est bian honnête ! Y a trois ans, je nous serions ben abonné à la moiqué, et à belles baise-mains, encore !

DAME JEANNE.

Passe, allons ! . . Et les autes dix mille francs ?

GROS-JEAN.

Ah ! la troisième moiqué ! . . ah ben dame ! celle-là. . . alle est pour ainsi dire de trop.

DAME JEANNE.

Comment que tu dis ! toi, de trop ?

GROS-JEAN.

Dame ! juge toi-même. . . à moins que de la bian employer, donc ! Si j'allons l'enfouir dans la tarre comme les Parrin, les Jérôme, et les autes avares, . . . ces écus et ces louis là ne sont pas comme des grains de bled ; y ne gearmeront pas ! ni ne pousseront, ni ne nous rapporteront. Si je les buvons et les mangeons. . . comme en devenant pus riches, je n'avons pas acquis deux estomachs, j'attraperons des indigestions, et j'en serons la dupe. . . Si j'achetons des trop biaux meubles, des trop biaux habits, je n'oserons pas travailler avec ; j'en avons l'habitude . . .

je resterons faignans, note corps s'engourdira, et je deviandrons malades ! et la richesse avec la maladie ne vaut pas la pauvreté avec la santé... En outre de ça, remarque ben encore que ce lusque-là que j'aurions, attirerait les voleurs !.. et j'aimons encore mieux vivre tranquille avec un habit de bure, sous un toît de chaume, que d'être assassiné dans une belle chambre, avec un habit de drap de velours de soie !

DAME JEANNE.

Ah mais dame ! si tu vas charcher tout ça aussi ! Queuque je ferons donc de ces dix mille francs-là ?

GROS-JEAN *avec enthousiasme.*

Ce que j'en ferons, femme ! La satisfaction de note cœur, et le bonheur des indigens !.. Oui, je serons à l'affût des malheureux, des pauves, et je les soulagerons ! et j'y gagnerons encore, vois-tu ! car, si on viant nous attaquer pour nous voler... tous ces pauves dont ce que je serons le père et l'ami, défendront note propriété qui sera la leur !.. Et morgué ! cte surveillance-là nous vaudra mieux qu'un corps-de-garde que je ferions planter à note porte.

DAME JEANNE.

Oh oui ! tout ça est bian dit ; mais, à force de donner comme ça, si tu redevians pauve à ton tour ?

GROS-JEAN.

Alors, femme, je serions bian aise de trouver queuquezun qui partage avec nous, comme je partageons à-présent avec les autes.

SCENE V.

LES SUSDITS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS *venant de dehors.*

Ah ! note maîte, j'avons eune mauvaise nouvelle à vous apprendre !

GROS-JEAN.

Dame ! mon ami, que veux-tu ? après les bonnes les mauvaises ; et après les mauvaises les bonnes. Dis-la toujours.

FRANÇOIS.

Eh bian, note maite, y avait un de vos chevaux que j'avions attelé tantôt à une charette, pour emmener du foin qu'un citoyen devait venir charcher ; et tandis que j'équions à travailler en l'attendant, le cheval a disparu avec la charrette. Je venons de courir pour le charcher, et je ne retrouvons rian.

DAME JEANNE *en colère.*

Ah ! le misérable négligent ! . . On nous l'aura volé, tenez ! (*A son mari.*) Eh bian ! va donc charcher les pauves à qui tu donnes ton bian, pour qu'y te plantiont un corps-de-garde à ta porte.

GROS-JEAN.

Eh bian, note femme, c'est que je n'avons pas encore assez mérité leus attention ; si j'avions donné davantage, on ne nous aurait p't-être pas tout pris.. Mais, console-toi; c'est un petit malheur, je ne sommes pas ruinés pour ça.

DAME JEANNE.

- Ma fine ! je n'irons pas loin avec le peu de soin que t'as de tes affaires !.. (*avec colère par réflexion.*) Mais, mais ! voyez donc, queu-qui ne se fâcherait pas encore davantage à le voir tranquille comme ça !..

GROS-JEAN.

Eh ! ne voudrais-tu pas que je nous emportions et que je nous désolions comme toi !.. Oh ! je gardons note désespoir pour une pus forte épreuve que c'telle-là !.. Eh morgué ! si le feu était à la maison, t'irais donc te noyer, toi?

FRANÇOIS.

M' Gros-Jean a raison, note maîtresse ; y a du remède à tout.

DAME JEANNE.

Ah pardine ! y te conviant encore bian de parler à toi ! grand faignant ! grand lâche ! de nous laisser voler comme

ça !.. Si note homme avait du cœur, y t'aurait déjà battu et chassé.

GROS-JEAN *riant.*

Oh ! pour battre, ça t'est bian aisé à dire !.. Mais, s'il était pus fort que nous !.. Et pour le chasser, ça ne nous rendra encore ni note cheval, ni note charette !

DAME JEANNE.

Eh bian ! à tout le moins, je ly ferions payer, là ! ça ly apprendrait...

GROS-JEAN.

Ah ben oui ! payer . . . et avec quoi ? Je ly devons six francs pour six jours ; si je les ly retenons, le pauve diabe mourra donc de faim ? Non, non. J'aimons encore bian mieux qu'y vive, et qui nous aide à les retrouver. . . Va, mon garçon, va charcher de tous côtés ; et tâche de réparer, par un peu pus de soin, la négligence que tu vians de commettre.

FRANÇOIS.

Vrament, note maîte, c'est pas de note faute, pisque note maîtresse nous avait envoyé d'un aute côté ! Je ne pouvions pas être dans deux endroits tout-à-la-fois... Mais, j'allons tant fureter par-tout, que je les retrouverons sûrement. (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

GROS-JEAN, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

Oui ! y les retrouvera ! . . c'est un bel acoute s'y pleut, ça !

GROS-JEAN.

Pourquoi pas, femme ? Ce cheval et cte charrette, ça ne se fourra pas dans eune poche ! . . Si on veut les vendre au marché, je les y rencontrerons ; si on veut les emmener dehors, tout le monde les connait dessus les

chemins ; et, comme je sommes assez aimés dans le canton, on nous avartira.

DAME JEANNE.

Oui, compte là-dessus ! . . Oh bian, nous, je ne sommes pas si confiante que toi, et j'en fesons note deuil d'avance. Va, c'est bian autant de pardu !

Elle va pour rentrer à la ferme.

SCENE VII.

LES SUSDITS, GRÉGOIRE, *postillon, venant de dehors.*

GRÉGOIRE.

Serviteur, M. Gros-Jean.

GROS-JEAN.

Ah ! bonjour, Grégoire. Queuque y a pour ton sarvice, mon enfant ?

GRÉGOIRE.

Je venons pour vous tranquilliser dessus un cheval et une charette que je crayons qu'est à vous.

DAME JEANNE *revenant vîte.*

Un cheval, dites-vous ?

GROS-JEAN *à sa femme.*

Eh ben, morgué, tu ne te noieras pas encore de ce coup-ci ! Vois-tu, femme, que y a toujours du bénéfice à se faire aimer. (*A Grégoire.*) Est-ce que tu l'as trouvé, mon ami ?

DAME JEANNE *avec empressement.*

Oui, oui ; dites-nous bian vîte où ce qu'il est, mon garçon ?

GRÉGOIRE.

En revenant à la poste, je l'avons rencontré qu'il entraînait son attache ; je l'avons retenu cheuz nous ; et tout-

à-l'heure, en venant pour vous en avartir, j'avons rencontré vote garçon, à qui j'avons dit de l'aller recharcher.

DAME JEANNE *avec beaucoup de démonstration.*

Ah! Dieu soit béni! .. J'en revenons-là d'eune belle peur! Grand marci, mon enfant; vous êtes un bon garçon et un honnête homme! et je vous sommes bian obligée.

GRÉGOIRE.

Y n'y a pas de quoi, madame! et je sommes charmé de vous avoir fait ce petit plaisir-là!

DAME JEANNE.

Oh! c'en est un ben grand! et je ne l'oublierons pas, allez... Au revoir, mon bon ami, et que le ciel vous consarve. (*Elle va pour rentrer à la ferme.*)

GROS-JEAN *la retient en riant.*

Eh bian! eh bian! acoute donc... Tu t'épuises-là en un tas de remarciemens qui ne te coûtont rian, et qui ne ly profitons guère à ly! .. Est-ce que c'est-là tout?

DAME JEANNE.

Eh ben dame! je ne pouvons pas ly en dire davantage.

GROS-JEAN.

Non. Mais tu pourrais ly en faire un peu plus. Oh, jarni! c'est pas comme ça que je remarcions, nous.... Emmène ce garçon-là à la maison, et fais-ly boire une bonne bouteille de vin... de c'ti-là que j'avons mis en résarve pour note bouche.

GRÉGOIRE.

Bian obligé, M. Gros-Jean.

DAME JEANNE *bas à son mari.*

Ah! vlà encore tes folles dépenses! Est-ce que ça ne serait pas assez d'eune chopine ... et de c'ti-là de l'ordinaire? ..

GROS-JEAN *bas à sa femme.*

Ah, tu fais encore la ladre! .. Je voulons pourtant t'amener à note point... (*Haut.*) Tu ly donneras aussi eune bonne cuisse d'oie, pour manger avec en buvant.

GRÉGOIRE.

Oh ! vous êtes trop bon !

DAME JEANNE *bas à son mari.*

Comment ! encore une cuisse d'oie ! mais, est-ce que tu n'y pense pas, donc ?

GROS-JEAN *bas à sa femme et riant.*

Mais, penses-y donc toi-même ! une cuisse d'oie pour un cheval ! ça n'est pas payé... . en conscience.

DAME JEANNE *bas à son mari.*

Pardine ! ne faut-y pas le nourrir pendant huit jours ?

GROS-JEAN *bas à sa femme, toujours riant.*

Quien, si tu raisonne encore, j'allons ly faire mettre un cochon de lait à la broche.

DAME JEANNE *à part et dépitée.*

Ah queul homme ! queul homme ! (*Haut à Grégoire.*) Venez donc, citoyen, charcher votè cuisse d'oie. Mais, je crayons ben que vous ne faites pas des déjeûners comme ça tous les jours !

GRÉGOIRE.

Aussi, madame, je boirons à votre santé, et à celle-là de M Gros-Jean.

GROS-JEAN.

Oui, oui, va, mon ami... et sur-tout, n'en laisse pas dans la bouteille.

Grégoire entre dans la ferme avec Dame Jeanne.

SCENE VIII.

GROS-JEAN, GUILLAUME, *venant tout doucement.*

GROS-JEAN *à part, le voyant venir.*

Ah ! vlà Guillaume ! faut que je le confessions un tantinet. (*Haut.*) Approche, Guillaume.

Guillaume avance avec timidité.

GROS-JEAN.

Mon enfant, j'avons vu Lucas., et j'avons parlé sus ton chapitre.

GUILLAUME *avec inquiétude et modestie.*

Eh bien, monsieur, vous -t-il rendu de moi un compte favorable?

GROS-JEAN.

Oh, y nous en a dit du mal, et pis du bian.

GUILLAUME, *affecté.*

Du mal, monsieur!

GROS-JEAN.

Ah dame, du mal, d'eune façon... y dit que tu ne sais pas travailler; mais, du restant, y dit que t'es honnéte, d'eune bonne conduite, et que t'as du courage.

GUILLAUME *avec chaleur.*

Oh! oui, monsieur, il ne manquera jamais pour vous être utile! Il est vrai que je n'ai pas encore beaucoup d'usage dans les travaux d'une ferme; mais on peut y suppléer par du zèle, et je vous promets de n'épargner jamais ni mes soins, ni mon intelligence pour faire valoir votre bien. Si je ne peux pas vous rendre autant de services qu'un fort valet par mes bras, je vous en rendrai peut-être davantage encore par ma surveillance et par mon activité.

GROS-JEAN *à part, ému.*

Ce pauve garçon!.. y me touche l'ame, en verité!.. (*Haut.*) Oui, mon enfant, je pensons bien que quand on est homme, on charche à gagner ses gages d'eune façon ou d'eune aute; mais Lucas nous a encore dit queuque chose de toi.

GUILLAUME *inquiet.*

Quoi donc, monsieur?

GROS-JEAN.

Y dit comme ça que t'es le fils d'un homme riche, qu'a été ruiné... C'est-y vrai, ça?

GUILLAUME.

Ah ! monsieur, je ne me souviens plus si mon père a été riche pour regretter son bien ; mais je pense toujours qu'il a été honnête homme, pour imiter sa probité.

GROS-JEAN.

C'est fort bian pensé à toi, et je t'en estimons davantage. Mais quoique ça, je te dirons eune chose ; c'est que pour te prendre cheuz nous, je voulons savoir au juste qui tu es. C'est pas que tu nous soye suspect, dà ! mais, c'est que dans ces tems-ci, vois-tu, il est bon de connaître son monde, pisque je sommes obligé d'en répondre. . . Et pis d'ailleurs encore, j'avons eune fille, et sur-tout eune femme qui n'est pas aisée, entends-tu ? et je sommes forcé de prendre des précautions à cause d'elles.

GUILLAUME *embarrassé.*

Monsieur, c'est bien naturel ! (*A part.*) O ciel ! que ne puis-je lui cacher le nom de mon père ! (*Haut*) Il est vrai que mes parens ont eu de la fortune ; mais depuis dix ans, j'ai été élevé chez un oncle qui demeurait dans un département éloigné ; ses affaires ayant été dérangées par le malheur des circonstances, je suis revenu pour chercher mon père à Paris. Mais j'ai appris qu'il était mort indigent, après avoir été lui-même obligé de vendre ses terres pour subsister.

GROS-JEAN.

C'est chagrinant, mon enfant ! et tu t'appelles ?. .

GUILLAUME.

Vous le savez. Guillaume.

GROS-JEAN.

Acoute. C'est pas ça que je te demandons, et tu recules là. . . Guillaume, c'est un nom d'église ; et je te demandons ton nom de famille.

GUILLAUME, *à part.*

Il n'y a pas moyen d'éluder. (*Haut.*) Eh ! mon cher monsieur ! mon nom ne vous sera d'aucune utilité à savoir, et je crains de rougir en vous le disant !

GROS-JEAN.

Pourquoi donc ça ! est-ce que ton nom est une sottise ? Va, va, mon enfant, y faut rougir d'être coupabe et non pas d'être malheureux. Mais, voyons, accommodons-nous. Si t'es si honteux de nous dire ton nom, montre-nous tes papiers, là ! . . si t'es en règle, tu dois les avoir.

GUILLAUME.

Mes papiers ! . .

GROS-JEAN.

Eh oui, tes papiers. T'as au moins ton passeport pour revenir de ce département éloigné ?

GUILLAUME, *à part.*

Je vois bién qu'il le faut. Puisse la connaissance que je vais lui donner ne pas l'endurcir à mon égard ! . . Tenez, monsieur.

Il lui donne son passeport.

GROS-JEAN *lit tout haut.*

« Il est parmis au citoyen Guillaume de Mérinval, . . » *Il s'arrête avec surprise et répète* : Guillaume de Mérinval ! *en regardant Guillaume, qui reste la tête baissée. Il lit* : « fils de François-Jacques de Mérinval. » *Il ferme le papier en s'écriant* : Comment, ventergué ! vous seriez le fils à M. de Mérinval ?

GUILLAUME *modestement.*

Vous le voyez.

GROS-JEAN *avec la plus forte émotion.*

Eh mais ! j'ons été son jardignier pendant dix ans.

GUILLAUME.

Je le sais bien.

GROS-JEAN.

Mais, c'est sa propre farme où que je sommes ici, et que j'avons achetée !

GUILLAUME.

Je ne l'ignore pas.

GROS-JEAN *presque pleurant.*

Et vous venez nous demander à sarvir cheuz nous!

GUILLAUME.

Hélas ! oui, mon cher monsieur.

GROS-JEAN *avec un fort mouvement de sensibilité.*

(*A part.*) Ah morgué ! ça ranvarse la çarvelle des choses comme ça. M'est avis que je rêvons. . . Comment, le propre fils de note maîte qu'est là, presqu'à nos pieds!.. (*A Guillaume.*) Vous aviez peur de rougir ! et jarniguoi ! c'est putôt nous qui rougissons à c't'heure-ci. . . Nous, je serions vote maîte ! . . Non, non, mon enfant ; je ne nous sentons pas capabe de c'te dignité-là ! . .

Il s'éloigne de lui.

GUILLAUME *à part.*

Ah! voilà justement ce que j'avais craint. (*Haut.*) Comment! M. Gros-Jean, vous refusez donc de m'employer! de me faire vivre ?

GROS-JEAN *se rapproche avec attendrissement.*

Nous, refuser de vous faire vivre ! ah, mon enfant, j'ons vécu dix ans cheuz votre père ! j'ons gagné cheuz lui de quoi vivre le restant de nos jours. . . et y ne sera pas dit que je lairons mourir son fils ! *Il l'embrasse, et par réflexion lui dit :* Acoutez, M. Guillaume, ne nous sachez pas mauvais gré, si j'ons achete la farme de vote père, au moins ; car je l'avons payée à sa valeur, et vous pourrez le voir dans ses papiers. . . Et s'y y n'avait pas fait des pus mauvais marchés avec les autes, y vous aurait encore laissé de quoi, le cher homme !

GUILLAUME.

Je sais que vous n'avez pas profité de son malheur, et c'est la réputation de probité dont vous jouissez qui me déterminait à vouloir entrer chez vous de préférence.

GROS-JEAN *à part.*

Ah jarniguoi ! vlà le moment d'être juste, et d'employer ce quatrième artique que jiavions laissé en résarve, et c'est le ciel ly-même qui nous en marque la destination. (*Haut*) Mon cher enfant, je ne sommes pas faits, comme je vous

disons, pour être vote maite : mais, pisque vous voulez nous sarvir, je l'acceptons pour le moment, à condition que vous nous obéirez...

GUILLAUME *avec effusion de cœur.*

Oh! comme à mon père.

GROS-JEAN.

Bon : en ce cas-là, parmettez-nous de vous donner une commission, en attendant que vous redeveniez maite à vote tour.

GUILLAUME.

Moi, maître ! ah ! monsieur, je n'ai plus ni desir, n espérance dans la fortune.

GROS-JEAN.

Vous avez tort. Y ne faut jamais la pardre l'espérance ! La même main qui nous ranvarse, peut aussi queuquefois nous relever... revenons donc à c'te commission... Voulez-vous bian que je vous la donne ?

GUILLAUME.

Ah! vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir! (*à part*) Il s'est enfin laissé gagner.

GROS-JEAN.

Allez-vous en bian vîte chercher le compère Lucas, justement il est à ct'heure-cy cheuz l'homme de loi; vous ly direz de ma part, qu'y vienne me trouver; et vous l'amenerez avec vous icy tout de suite.

GUILLAUME.

J'y cours, monsieur Gros-Jean, et je serai bientôt revenu; vous verrez que si je ne suis pas bien fort de mes bras, je suis au moins bien alerte de mes jambes.

il s'en va en courant.

SCENE IX.

GROS-JEAN. *seul.*

Oui, ça sera comme ça, et je le devons. Rendre un sarvie, c'est un plaisir! mais satisfaire à la justice, c'est un devoir.

SCENE X.

GROS-JEAN, GRÉGOIRE ET DAME JEANNE *sortant de la ferme.*

GRÉGOIRE *sortant le premier.*

Ah! par ma fi! M. Gros-Jean, vous devez vous trouver bian portant à c't-heure-cy, car j'ons bu à vote santé d'un grand cœur!

GROS-JEAN.

Grand bian te fasse itout, mon enfant! es-tu content?

GRÉGOIRE.

Ah jarni! oui, je lé sommes! et vote sarviteur, en vous remarciant... (*il va pour s'en aller.*)

DAME JEANNE *à Gros-Jean.*

Parguenne, je le croyons ben qu'y doit être content, on le serait à moins.

GROS-JEAN *à sa femme.*

Ah! tu murmure encore!.. eh bian! y te reviant encore une leçon. (*à Grégoire qu'il rappelle.*) Acoute donc, note ami!

GRÉGOIRE *revenant.*

Plaît-ti, note maîte!

GROS-JEAN.

J'avons oublié queuque chose ;.. femme, va-t-en nous chercher la bouteille à l'eau-de-vie, et apporte-nous deux verres ;.. ou même trois, si tu veux trinquer avec nous...

DAME JEANNE *bas à son mari.*

Comment! encore de l'eau-de-vie, à-présent?

GROS-JEAN *bas à elle.*

Oui. C'est pour la dernière grimace que tu viens de faire.

DAME JEANNE.

Ah ben! c'est égal; je n'irons toujours pas la chercher.

GROS-JEAN *riant.*

Non dà! oh! j'irons nous; et tu n'y gagneras rien, car j'allons apporter de la liqueur fine des iles des barbares.

DAME JEANNE *plus en colère.*

Ah! mon dieu! queu pardeu de bian que c't-homme-là! J'y allons, afin d'en être quitte à meyeur marché.

Elle va à la ferme.

GROS-JEAN *toujours riant.*

A la bonne heure! vlà ton pus court pour épargner.

SCENE XI.

GROS-JEAN, GRÉGOIRE.

GROS-JEAN.

Faut pas faire attention, entendez-vous!.. alle a bon cœur dans le fond, mais c'est qu'alle est un peu sarrée!.

GRÉGOIRE.

Ah! pardi, les femmes! je le savons ben!.. j'en avons eune itout qui ne laisse rien traîner non pus! mais dame, ça conserve un ménage...

SCENE XII.

LES SUSDITS, SUZETTE *avec une bouteille et deux verres.*

SUZETTE.

Tenez, mon père ! vlà ce que ma mère vous envoye.

GROS-JEAN.

Eh jarni ! alle est piquée ! alle a voulu épargner le troisième verre ! (*il verse au postillon*) allons, mon enfant, à sa santé, pour la remettre.

GRÉGOIRE *trinquant avec lui.*

Oh ! de tout mon cœur ! (*il boit et rend son verre*) allons, au revoir, note maître, et en vous remerciant bian ! *il s'en va.*

GROS-JEAN.

Et moi itout !.. (*il rend la bouteille à Suzette*) quien, toi, reporte ça à ta mère, et ne manque pas de ly dire que j'avons bu à sa bonne hymeur.

SUZETTE *riant.*

Ah ! oui-dà ! si je ly disions ça, alle ne boirait pas à la note, à nous ! (*elle va pour rentrer à la ferme.*)

SCENE XIII.

GROS-JEAN, SUZETTE, LUCAS, GUILLAUME.

GUILLAUME *passant auprès de Suzette lui dit bas.*

C'est arrangé ; M. votre père consent à me prendre.

LUCAS *pendant ce tems-là, va à Gros-Jean son contrat à la main.*

On dit que tu nous demandes, compère ; c'est-ti au sujet de note farme ?

GROS-JEAN.

Justement... tu n'as pas encore fait marché, je croyons ben ?. .

LUCAS.

Non, mais jarni! je nous préparions toujours; et mêmement vlà le contrat de vente qu'est déjà tout dressé; je l'avions fait faire d'avance par note homme de loi, aux conditions que je l'avons dit; et n'y a pus que le nom de l'acheteur que j'avons fait laisser en blanc, jusqu'à tant que j'en connaissions un...

GROS-JEAN.

Eh bian! en ce cas-là, j'allons t'en indiquer un, nous; mets-y le nom de Guillaume-de-Mérinval.

GUILLAUME *s'écriant avec surprise.*

Mon nom!

LUCAS et SUZETTE *de même.*

Guillaume! . .

LUCAS *à Gros-Jean, par réflexion.*

Eh mais!.. avec quoi qui me payera ?

GROS-JEAN.

Ne t'inquiette pas, mets-le toujours, et j'allons t'apporter une caution solvable.

Il entre dans sa ferme.

GUILLAUME *étourdi.*

Ah ciel! qu'est-ce que cela signifie ?

LUCAS *avec étonnement.*

Je ne le compernons pas. . . mais, j'allons toujours faire ce qu'il nous dit.

Il tire son écritoire et se met à écrire.

SCENE XIV.

LES SUSDITS, DAME JEANNE *venant de la ferme.*

DAME JEANNE *à Suzette avec humeur.*

Eh bian ! quoique tu fais encore là donc toi ? . . Est-ce qu'on va avaler toute cte bouteille ? (*Elle voit Lucas.*) Ah ! vous vla, compère Lucas ! queuque vous écrivez donc là ?

LUCAS.

Ma fine ! je n'en savons pas trop rian. . . C'est la vente de note farme que vote mari nous fait passer au nom de Guillaume.

DAME JEANNE *très-surprise.*

Au nom de Guillaume ! . . (*A Guillaume*) Est-ce que t'as de l'argent pour payer un bian comme ça, toi ?

GUILLAUME.

Hélas ! madame, vous me voyez aussi surpris que vous ! Je ne me connais aucune ressource pour l'acheter ; . . et, à moins que M. votre mari de daigne me servir de caution. . .

DAME JEANNE *en colère.*

De caution ! à toi ! . . . en vlà encore d'une bonne ! ah ben ! je voudrions voir celle-là, par exemple.

SCENE XV.

LES SUSDITS, GROS-JEAN, *revenant avec un pot caché sous son habit.*

GROS-JEAN *à Lucas.*

C'est-y fait, compère ?

LUCAS.

Ah ! je disons. . . fait. . . c'est écrit, toujours !

DAME JEANNE.

Parlez donc, note homme! est-ce que la tête vous torne tout-à-fait ? . .

GROS-JEAN *riant.*

Ah! te vlà encore ici, toi! t'as le né fin! tu fiaires toutes les bonnes occasions.

DAME JEANNE.

Oh! mais jarni! j'empêcherons bian cte darnière sottise-là, toujours! . . (*A Lucas.*) Comben qu'alle vaut, vote farme ?

LUCAS.

Oh! alle vaudrait davantage : mais je la donnons pour deux mille écus.

DAME JEANNE *fesant un grand cri.*

Miséricorde! deux mille écus! (*A Gros-Jean.*) Comment, tu serais assez fou! assez imbécile, pour prêter deux mille écus comme ça à un garçon qui n'a ni feu ni lieu! . .

GUILLAUME *confondu.*

Hélas! madame, rassurez-vous. Je ne les demande ni ne voudrais les accepter.

GROS-JEAN.

Taisez-vous, Guillaume ; vous êtes à note sarvice, et vous avez promis de nous obéir : au demeurant, vote délicatesse n'a pas à souffrir ici. . . Et vous, femme, vote avarice n'y pardra pas non pus. Je ne prêtons rian à Guillaume . . . mais . . . (*tirant le pot de dessous son habit*) vlà un dépôt que j'avons à lui, et que note conscience nous oblige à ly remettre entre les mains. Tenez, mon enfant, vlà-qu'est à vous. *Il lui donne le pot.*

GUILLAUME *le prenant avec embarras.*

A moi, monsieur ?

GROS-JEAN.

Oui, à vous. Quand j'avons acheté cte farme-ci à M. vote père, j'avons fait faire un état ben exact et ben détaillé de tout ce qu'y me vendait, et de tout ce que je ly

payions... Queuque tems après sa mort, j'avons trouvé dans un recoin ce pot-là, qu'y ne savait sûrement pas qu'y y était, et que vote grand père, qu'était p't-être un avare, y avait caché apparemment! .. ou ben, qui sera mort, malheureusement comme tant d'autes, sans avoir pu en donner avis à sa famille... J'avons bian lu et relu tout l'inventaire de note vente, et je n'avons pas trouvé que ce pot-là soye porté dessus; .. par ainsi, y ne nous appartient pas... J'attendions que la providence nous fît retrouver un héritier légitime du brave M. de Mérinval, pour ly remettre. Vous êtes son fils... en conséquence, le pot, et dix mille francs en or que y a dedans, vous appartenont comme au véritabe propriétaire!

TOUS LES AUTRES *s'écrient, excepté Guillaume.*

Dix mille francs!

Guillaume reste interdit.

LUCAS.

Ah! morguenne! il aura encore du bon dessus la farme!

DAME JEANNE *avec un fort mouvement d'humeur.*

Oh ben! pour le coup; celle-là!..

GUILLAUME *l'arrêtant.*

Madame, permettez-moi deux mots! (*au mari*) monsieur Gros-Jean!..

GROS-JEAN *la fesant taire.*

Non, mon ami! vous avez promis de nous obéir, et je sommes vote maîte jusqu'à ce que vous ayez accepté...

GUILLAUME *après une courte réflexion.*

Eh bien! oui, monsieur! pénétré de votre vertu, je sens que je puis accepter ce que vous m'offrez si généreusement à titre de restitution; et je crois même pouvoir espérer encore plus de votre bon cœur! (*à Dame Jeanne*) Mais, madame, je ne veux rien recevoir sans votre aveu. Voilà lés dix mille francs... Permettez-moi de rester chez vous, d'y travailler à mériter votre estime;.. et ensuite la main de votre aimable fille!.. et je recevrai après cet argent de vous, comme pour lui servir de dot.

LUCAS.

Allons, jarni! c'est honnête et raisonnabe!

DAME JEANNE *avec embarras, et regardant le pot.*

Monsieur Guillaume!..

GROS-JEAN *à Guillaume.*

Mon ami, j'allons répondre pour elle... ma femme, c'est un brave et honnête garçon! c'est le fils de note ancien maite, ce digne monsieur de Mérinval, que j'estimions tant!.. et jamais note fille ne pourrait désirer un meilleur parti!

GUILLAUME *avec transport, au père.*

Ah! mon bon monsieur Gros-Jean!.. (*à la mère avec timidité*) Eh bien... madame!.. (*il lui présente toujours le pot*).

DAME JEANNE *le regardant avec intérêt.*

Eh bian, monsieur... (*à son mari*) vous voyez bian note homme que j'avions deviné qu'y serait amoureux de note fille?..

GROS-JEAN *gaîment et avec bonté.*

C'est vrai;.. mais j'avions deviné itout que s'il était un bon sujet, je ferions bian de la ly donner;.. et je la ly donnons.

GUILLAUME *avec enthousiasme les embrassant tous.*

Ah, monsieur!.. ah madame!.. (*il lui laisse le pot, et court prendre la main de Suzette*) Ma chère Suzette!

DAME JEANNE *regardant le pot qui est resté dans ses mains.*

Allons donc! pisqu'il le faut... il le faut bian!..

LUCAS *à Guillaume.*

Mon enfant, vlà deux jolis marchés de conclus! et je t'en fesons compliment.

On entend un fanfare dehors.

DAME JEANNE.

Queuque c'est que ça?

SCENE XVI.

LES SUSDITS, SIMON

entre à la tête des paysans et paysannes qui viennent caresser Gros-Jean, sa femme et sa fille.

SIMON *à Gros-Jean qui l'embrasse.*

Ah! mon digne bienfaiteur! mon cher monsieur Gros-Jean!.. que j'ai de satisfaction de pouvoir vous annoncer un honneur que vous méritez si bien!

DAME JEANNE *transportée.*

Ah mon dieu! queuque ça peut donc être?

SIMON *à Gros-Jean.*

Sur tous les bons témoignages qui ont été rendus de vous, et sur le rapport des bonnes actions qui vous ont gagné l'estime et l'amitié de tous les citoyens de votre canton, je viens vous informer que vous avez été élu unanimement pour administrateur de cette commune; et nous venons vous chercher pour vous conduire à la municipalité où l'on vous attend pour vous installer dans vos nouvelles fonctions.

LUCAS *l'embrassant.*

J'en sommes bian aise, compère! et c'est de tout note cœur.

DAME JEANNE *enthousiasmée.*

Ah! jarni! queu plaisir! vlà que je sommes la femme d'un administrateur!

GROS-JEAN.

Ma femme! cte nouvelle dignité-là ne doit pas nous éblouïr... j'avons pus de peur de ne pas la mériter, que je ne sommes glorieux de la recevoir;.. et pis, d'ailleurs, un titre de plus ne doit pas nous rendre fiars, pisque j'avons décrété l'égalité!.. mais y peut nous rendre pus content, parce qu'il nous fournit des moyens de pus pour rendre la justice, et pour faire du bian à tous nos semblables!

SIMON.

Brave citoyen! c'est par ces sentimens-là que vous l'avez mérité!.. continuez longtems à les inspirer aux autres par votre exemple! que votre conduite soit en tout tems la leçon des cultivateurs et des fermiers! et qu'elle apprenne à tous les nouveaux enrichis, que c'est le bon usage qu'ils feront de leurs biens qui fera taire l'envie; et qui leur fera pardonner la rapidité de leur fortune.

FIN.

Amphytrion, de Molière.
Arts (les) et l'amitié.
Amis (les deux) de Mercier, en 4 actes.
Adélaide du Guesclin, trag. en 5 actes.
Ambroise, de Monvel. Nouvelle.
Amis du jour, de Bannoir.
Amis à l'Epreuve (les) en un acte.
Aveugle clairvoyant, en un acte.
Arlequin, perruquier, en un acte. Nouvelle.
Arleqein, sculpteur, en un acte. Nouv.
Agioteur, (l') de Charlemagne. Nouv.
Amour filial (l') en un acte. Nouv.
Arnill, ou le Prisonnier américain, de Marsolier. Nouv.
Andrienne (l') de Baron.
Ami des lois, de Laya. Nouv.
Avarres (les deux).
Agnès Bernau, de Milicent.
Auteur d'un moment.
Alexandre-le-Grand.
Amants (les) malheureux.
Amant auteur et valot.
Amis du jour, de Beauvais.
Ajax, tragédie de Poinsinet.
Amant jaloux.
Abdelazis et Zulcima, de Murville. Nouv.
Alexis et Justine, de Monvel.
Agnès de Chaillot.
Azemia ou les sauvages.
Arlequin sauvage.
Athalie, de Racine.
Amateur (l') en un acte, de Barrhe.
Ami du peuple, en 3 actes en vers. Nouv.
Aristote amoureux.
Azémire, tragédie de Chenier.
Assemblées Primaires, vaudeville de Martainvills. Nouvelle.
Bon ménage (le), en un acte.
Brigand (le) opéra. Nouv.
Brouette du Viraigrier.
Brutus, de Voltaire, tragédie en 5 actes.
Boiteis (les) ou la Conspiration des mouchoires Nouv.
Banquier (le) en 5 actes. Nouv.
Blaise et Babet, en 2 actes.
Blonde et la Brune (la), en un acte. Nouv.
Barbier (le) de Séville, en 4 actes.
Bonne Mère.
Blanc et le Noir, drame de le Brun. Nouv.
Beverley de Saurine.
Barnevett ou le statouderat aboli.
Caravanne (la) du Caire, opéra.
Camille ou le Souterrain.
Cercle (le) ou la soirée à la mode.
Cinquantaine (la), opéra. Nouvelle.
Corsaire (le).
Christophe-le-rond, de Dorvigny.
Crac, dans son petit Castel, de Colin. Nouv.
Cadet Roussel, avec des changemens. Nouv.
Catherino, ou la belle Fermière, en 3 actes.
Concert de la rue Faydeau, en un acte.
Conciliateur ou l'homme aimable (le) en 5 actes.
Châteaux en Espagne, de Colin.
Charles et Caroline, avec changemens. Nouv.
Convalescent de qualité [le].
Céchisé, de Marsolier, en un acte.
Clochette [la] en un acte.
Cange, des variétés, en un acte. Nouvelle.
Calas, de le Mierre, en 5 actes.
Commissionnaire [le] en 2 actes.
Calias, de Hoffmann. en un acte. Nouv.
Conteur [le] ou les deux posies, de Picard. Nouv.
Club des Bonnes-Gens, avec des changemens. Nouv.
Cécile ou le reconnoissance, en un acte. Nouv.
Charle IX, de Chénier, en vers.
Consentement forcé.
Cléopatre, tragédie de Marmontel.
Castur et Pollux.
Complaisent de Delaunay.
Crimes [les], de la Noblesse.
Corsaire [les] de la Chabassière.
Couvent [le] de l'Anjou. Nouv.
Caton d'Utique, tragédie. Couv.
Camille ou le Souterrain, de Marsolies.
Coiffé [le] ou l'Ecossaise.

Coquette, de Baron.
Idem, de Lanoue.
Deux Clercs [les] en deux actes. Nouv.
Deux [les] Billets, de Florian, en un acte.
Didon, tragédie de le Franc, en 3 actes.
Déguisemens amoureux. [les]
Deux [les] Grenadiers de Patrat. Nouv.
Détenus [les] ou Cange, en un acte. Nouv.
Divorce [le] de Dumoustier, en un acte. Nouv.
Deux [les] Jocrisses, vaudeville. Nouv.
Dragons [les] et les Bénédictines. Nouv.
Dragons [les] en cantonnement. Nouv.
Deux [les] Figaro, en 5 actes, de Martelly. Nouv.
Désespoir de Jocrisse, de Dorvigny. Nouv.
Dentiste [le], vaudeville, de Martinville. Nouv.
Destruction de la Ligue, ou la prise de Paris.
Diableries [les] ou Gille hermite. Nouv.
Dangers de l'opinion de Laya.
Double veuvage de Dufreny.
Droit du Seigneur.
Deux chasseurs [les] et la Laitière.
Epreuve [l'] du Républicain, en 3 actes.
Ecueil des mœurs [l'], de Parisot.
Epicaris et Néron, tragédie de Légouvé.
Euphrosine, ou le Tyran corrigé.
Enfance de J. J. Rousseau, en un acte. Nouv.
Empyriques [les] de le Brun, en 3 actes.
Emprunt [l'] Forcé, de Dorvigny. Nouv.
Etourdis [les], de Andrieux.
Eugénie, de Baumarchais.
Epreuves [le], de Forgeot.
Ecole des femmes, de Molière.
Ecolle des perres, de Picyre.
Esprit follet, de le Brun. Nouv.
Esprit de contradiction.
Epreuve Villageoise.
Ecole des Bourgeots.
Evènemens imprévus.
Enfans [les] trouvé, parodie de Zairs.
Ecolle de la jeunesse, de Anscaume.
Enfant du malheur. Nouv.
Enrôlement supposé, avec changemens
Fanfan et Colas, en un acte.
Fausses [les] infidélités, en un acte.
Femme [le] jalouse, en cinq actes.
Fête de Campagne, de Dorvigny.
Fourberies de Scapin.
Folie [la] du jour, en un acte.
Fausses Consultasions, de Dorvigny.
Famille américaine, de Bouilly.
Figaro [les deux], en 5 actes. Nouv.
Femmes [les], de Dumoustier, en 3 actes. Nouv.
Fénélon, tragédie en 5 actes.
Figaro de retour à Paris, en un acte. Nouv.
Folie [la] de Georges, en 3 actes.
Fausses [les] confidences, en 3 actes.
Fausse [la] Agnès, en 3 actes.
Famille [la] indigente, en un acte. Nouv.
Feinte [la] par amour.
Fausses Coquettes, de Vigée.
Fête du Châtoau.
Folies Amoureuses.
Fêtes d'Amours de Favart
Graces [les] de Ste-Foix, en un acte.
George ou le Bon Fils, en 3 actes.
Gageure imprévue, en un acte,
Heritiers [les], en un acte. Nouv.
Honnête [l'] Criminel, avec ch. en 5 actes.
Henri VIII, en 5 actes.
Hamelet, trag. de Ducis, en 5 actes.
Hypermenestre, de Lemierre.
Honnête [l'] Huissier.
Heureuse [l'] Décade. Nouv.
Hermitage [l'], vaudeville, en 2 actes.
Hiver [l'] ou les deux Moulins. Nouv.
Habitant de la Guadeloupe.
Henry IV, de Rosoy.
Homme [l'] à Bonne Fortune.
Homme d'Etat imaginaire.
Heureusement, de Rochon.
Hableur [le], ou le chevalier d'industrie. Nouv.

Heureux (l') Quiproquo, en un acte de Parrat. Nouv.
Jacot chez le Dégraisseur, en un acte.
Intrigants (les) de Dumaniant.
Interieur des Comités Révolutionnaires. Nouv.
Indigent, drame de Mercier.
Jaloux (le), de Rochons en 5 actes.
Intriguans (les) démasqués, en 3 actes. Nouv.
Jeu de l'Amour et du Hasard.
Jérôme (la Folie de) Pointu, en un acte. Nou.
Jacot ou les Battus payent l'Amende.
Indigent, drame de Mercier.
Jeunesse de Richelieu, de Duval et Monvel. Nouv.
Jean Calas, de Chesnier. Nouv.
Iphigenie en Tauride, de Racine.
Idem, de Guimond de Latouche.
Jeune Hôtesse en 3 actes, de Fliers, Nouv.
Intrigue Epistolaire, de Fabre d'Eglantine. Nouv.
Jeune Indienne.
Impromptu de Campagne.
Jumeaux. (les deux)
Joueur (le), de Regnard.
Jean Calas, de Laya.
Isaure et Hermance, de Dumaniant.
Jardiniers (les) de Sivon.
Indienne (l').
Infante (l'), de Zamora.
Jardiniers (les) Daverne.
Journée (la) de Maraton.
Jaloux malgré lui. Nouv.
Louise et Volsan, en un acte.
Lodoiska des Italiens, en 3 actes.
Les Loups et les Brebis, en un acte.
Légataire Universel, de Regnard.
Leçon (la) des Fermiers, de Dorvigny.
Lovelace Français en 5 actes
Lisbetz, opéra. Nouv.
Mere coupable (la) de Beaumarchais. Nouv.
Mauvaise tête et bon cœur.
Mérope, de Voltaire.
Maison de Molière (la).
Mœurs (les) ou le divorce de Lebrun. Nouv.
Mort (la) de César, en un acte.
Mort d'Abel (la), en 3 actes. Nouv.
Meuniere (la) de Gentilly, en un acte.
Médée, de Longepierre, tragédie en 5 actes.
Mort (la) du jeune Barra, en un acte. Nouv.
Morat dans le Souterrain, en 2 actes. Nouv.
Mariage de Figaro, en 5 actes.
Malade Imaginaire, de Molière.
Misantrope (le), idem.
Méchant (le), de Gresset.
Mélidor et Phrosine. Nouv.
Mari Coupable. Nouv.
Médé, tragédie, de Clément.
Miliciens (deux), d'Azémar.
Mahomet, de Voltaire.
Marquise de Pompadour, en 3 actes. Nouv. En prose, de Cubieres.
Madame Angot, vaudeville poissard. Nouv.
Mari retrouvé, de Dancour
Marius à Minturne, de Darnaut. Nouv.
Moisson (la), opéra-comique. Nouv.
Métromanie (la), de Piron.
Matiné (la) et la veillé villageoise.
Mort de Cesar, de Voltaire.
Mélanie ou la Religieuse.
Mélomanie (la).
Maurice de Venise, parodie d'Ottello. Nouv.
Nadir ou Thomas-Koulis-kan, en 5 actes.
Nanine, de Voltaire.
Nicaise, de Vadé, opéra comique. Nouv.
Naufrage (le) ou les héritiers, de Duval. Nouv.
Nuit aux avantures.
Oui, ou non, de Dorvigny.
Originaux (les), en un acte.
Œdipe chez Admette, en 5 actes.
Othello, de Ducis, en 5 actes. Nouv.
Orphelin (l'), de Debrun. Nouv.
Oracle (l'), de Ste-Foix.
Olimpie, tragédie, de Voltaire.
Orphelin Anglois.
Œdipe à Colone.
Orphelin de la Chine.

On ne s'avise jamais de tout.
Phèdre et Hyppolite, en 5 actes.
Perruque blonde, de Picard. Nouv.
Pierre le Grand, opéra.
Petit Matelot, de Lebrun. Nouv.
Philippe et Georgette, en un acte. Nouv.
Procureur Arbitre (le).
Prise de Paris, en un acte. Nouv.
Paul et Virginie, en 3 actes.
Plus de Batards en France, en 3 actes. Nouv.
Pauvre (la) femme, en un acte. Nouv.
Paméla, de Neuf-château. Nouv.
Petits Savoyards.
Parfaite Egalité, de Dorvigny. Nouv.
Plaideurs (les), de Racine.
Philosophes (les), de Palissot.
Philosophe Marié, Destouches.
Préjugé vaincu, Marivaux.
Printemps, Piis et Barré.
Precieuses Ridicules.
Partie de Chasse.
Placide.
Peuples et les Rois.
Pere Duchesne, de Dorvign.
Pons de Léon, opéra bouffon.
Quintus Fabius, de Legouvé. Nouv.
Raoul sire de Créquy. Nouv.
Raoul Barbe bleue.
Roméo et Julliette, opéra.
Ricco, de Dumaniant.
René Descartes. Nouv.
Richard, cœur de Lion
Rigueurs (les) du Cloître, en 2 actes.
Robert chef des Brigands, en 5 actes.
Rosière (la) de Salency, en 3 actes.
Régulus, de Dorat, en 3 actes.
Riveaux amis, de Forgeot.
Renaud d'Ast, opéra.
Richard, parodie.
Roi (le) et le Fermier.
Rome Sauvée.
Roméo et Paguette.
Reconciliation Normande.
Retour imprévu, de Regnard.
Secret (le) opéra. Nouv.
Suspect (le), de Duval et Picard. Nouv.
Souper (le) imprévu, de Duval. Nouv.
Souper (le) des Jacobins, en un acte. Nouv.
Soirée orageuse (la), en un acte.
Stratonice, de Hoffman, en un acte.
Sourd (le) ou l'Auberge pleine, en 3 actes.
Siège (le) de Lille, en 3 actes.
Satyriques (les) de Palissot, en 5 actes.
Spartacus, de Saurin, en 5 actes.
Sidney, ou le Suicide.
Surprise de l'Amour.
Spartacus de Saurin.
Sargine, ou l'éleve de l'amour, de Monvel. Nouv.
Silvain, de Marmontel.
Télémaque, opéra. Nouv.
Timoléon, tragédie en 5 actes. Nouv.
Tancrede, de Voltaire, en 5 actes.
Tartuffe de Molière, en 5 actes.
Tribunal (le) redoutable.
Télémaque cadet. Nouv.
Trois Cousines.
Tentations (les) ou tous les Diables. Nouv.
Vendangeurs (les) en un acte.
Veuve de Cancale, en un acte.
Virginie, de Laharpe, en 5 actes.
Visitandines (les), de Picard, en 3 actes. Nouv.
Vieux (le) Célibataire, de Colin. Nouv.
Véritable (le) Ami des Lois, en 3 actes. Nouv.
Victimes (les) Cloîtrées, de Monvel, en 4 actes, avec des changemens.
Vraie (la) Bravoure, de Picard. Nouv.
Veuve (la) du Républicain, en 3 actes. Nouv.
Voyage d'Eronne
Veusel ou le magistrat du peuple. Nouv.
Zélie, drame en 3 actes.
Zemire et Azor.
Zaïre, de Voltaire.